



## Journal de la Société des Océanistes

132 | 1er semestre 2011

Rongorongo Tablet Keiti & Foncier, patrimoine en Océanie

---

### *L'île de Pâques – Approche historique* de Guy CHAGNON

Michel Orliac

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jso/6345>

ISSN : 1760-7256

#### Éditeur

Société des océanistes

#### Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2011

Pagination : 201

ISBN : 978-2-85430-030-7

ISSN : 0300-953x

#### Référence électronique

Michel Orliac, « *L'île de Pâques – Approche historique* de Guy CHAGNON », *Journal de la Société des Océanistes* [En ligne], 132 | 1er semestre 2011, mis en ligne le 30 juin 2011, consulté le 19 avril 2019.

URL : <http://journals.openedition.org/jso/6345>

---

mélanésie mythique de part en part en faisant escale aux îles de « retour » (suivant l'expression de Jean Guibert pour désigner les *Outliers*) et aboutir finalement à Hawaï en M66. La troisième partie (pp. 123-185) livre une partie du mystère féminin auquel est dédiée la mythologie du Pacifique, en prolongeant le parcours de Rapa Nui jusqu'à l'Amérique du Sud et en le faisant croiser par le chemin de la patate douce. La quatrième partie (pp. 187-241) intitulée « envoi », nous envoie effectivement au centre de la mythologie amérindienne, et vient chasser sur les propres terres de Lévi-Strauss, en raccordant le système océanien au système amérindien, de l'Amazonie (où Serge Dunis se demande si « l'île des femmes » ne serait pas un territoire d'Amazones!) jusqu'à la rivière Frazer, en amont de Vancouver!

La question qui taraude tous les critiques d'une telle ambition n'est pas tant la compilation de tous les mythes mobilisés, ni l'étalage d'une érudition polymorphe qui a fait ses preuves, mais la validation des connexions qui sont établies entre les mythes. Considérer le corpus mythique du Pacifique comme un univers en soi dans lequel il suffirait de travailler à l'épuisette, reconstruire des raccords, fût-ce des raccords logiques et non pas chronologiques, rend difficilement compte de l'expansion permanente d'un tel corpus. Le corpus n'est pas un réservoir, il est une eau vive. Il est de l'ordre du « tout coule » et non pas du « tout reste ». Il est de l'ordre du flux, comme les flux globaux d'une mondialisation avant la lettre. La question préjudicielle à marquer au frontispice de la mythologie océaniste est celle de la circulation des imaginaires. Cette question ne se traite pas seulement à coups de raccords entre les îles du domaine. Elle est infiniment fluide et difficile à enfermer dans un domaine géographique, même étendu au-delà des frontières classiques de l'Océanie.

Les défis et les enjeux de la « mythologie océanienne » débordent sans doute ceux de cet ouvrage et il faudra encore quelque temps pour accréditer leur validité scientifique. Mais Serge Dunis a incontestablement ouvert la voie. Sa brillante démonstration, qui tient à la fois de la bande dessinée et de la saga scientifique, du mana éditorial et d'un rasta sino-pacifique, n'a pas fini de s'inventer et d'écumer tant les mers du sud que les mers de l'ouest, de l'est et du nord. Celui qui veut se faire plaisir en s'ouvrant de nouvelles routes maritimes et intellectuelles à travers les mythologies du Pacifique trouvera sans aucun doute dans ce livre de Serge Dunis le titre qu'il lui faut, tout en le rapprochant de tous les titres du même auteur qui l'ont anticipé.

Raymond MAYER,

Univ. Omar Bongo Libreville et Lumière-Lyon2

Nous conter l'histoire de Rapa Nui depuis l'émergence de l'île jusqu'à son classement au patrimoine mondial par l'Unesco, telle est la tâche pharaonique que s'est fixé l'auteur, membre actif du Cercle d'étude de l'île de Pâques et de la Polynésie (CEIPP).

Trois parties très inégales composent cet ouvrage: la première, Terre et Nature (pp. 17-25 ; 8 pages) décrit très brièvement le milieu naturel; la seconde partie, « Préhistoire » (pp. 31-239 ; 180 pages) court des premiers peuplements à 1722; la troisième partie, « Protohistoire/ Histoire » (pp. 239-314 ; 75 pages) couvre la période qui s'étend de la première visite européenne (1722) jusqu'à nos jours.

L'ouvrage souffre de sa présentation; sa couverture ne risque pas d'attirer l'éventuel lecteur, qui ne sera pas séduit plus efficacement par l'illustration, médiocres reproductions en noir et blanc presque toutes empruntées aux publications du CEIPP – sans même une carte des lieux cités dans le texte. La mise en page reflète le même manque de moyens et le « fait à la maison ». Le style est loin d'être flamboyant, les redites et les naïvetés sont nombreuses. L'auteur a même la hardiesse de nous plonger dans la « Grande Période pascuane » (celle des statues géantes) en donnant la parole à un jeune Rapanui : pauvre Segalen ! Pauvres Immémoriaux !

Un ouvrage volumineux au sujet aussi ambitieux devait se nourrir d'une documentation abondante : mais la bibliographie est d'une discrétion attendrissante (une cinquantaine de références de portée très inégale), les titres les plus récents remontant pour la plupart aux années 90 du siècle dernier, à l'exception de deux ou trois (2008), dont je suis bien placé pour savoir qu'ils ne sont là que pour le décor. Sacrilège ! Métraux, la bible des Pascuanophiles est donnée dans sa version française très abrégée et non dans celle du Bishop Museum – Dieu merci ! L'ouvrage en eut grossi encore de cinquante pages.

La littérature anglo-saxonne est riquiqui, bien qu'elle constitue la très grande majorité des écrits sur Rapa Nui. Pourtant faciles d'accès, le *Rapa Nui Journal* et les colloques de l'*Easter Island Foundation* publient, depuis trente ans, toutes les informations relatives à l'île, entre autres à son archéologie. Quoi qu'il en soit, quand elles sont données, les sources vraiment utilisées sont en général des publications vieillies du CEIPP. Je passerai sur de nombreuses inexactitudes plus ou moins vénielles (qui n'en commet pas?) et sur une chronologie des événements dont l'archéologue que je suis cherche en vain la justification.

Il y a bien des années, l'auteur me parla de son projet : je lui dis alors qu'il ne suffisait pas de placer des citations et des dates les unes après les autres pour qu'un livre naisse. Les relecteurs et l'éditeur de cette somme de travail considérable ont sans doute péché par gentillesse.

Michel ORLIAC,  
chercheur au CNRS